

Șerban MARIN, *Studii venețiene, I, Veneția, Bizanțul și spațiul românesc* (Etudes vénitiennes. Venise, Byzance et l'espace roumain), Ed. Academiei Române, Bucarest, 2008. 331 p.

Voici un homme heureux : il sera demain docteur, il est rédacteur en chef de la Revue des Archives, bientôt paraîtra son édition de la chronique de Gian Giacomo Caroldo, texte accompagné d'une traduction en roumain – ambition qu'on peut trouver exagérée, car si un Roumain était intéressé par le Moyen Age vénitien, celui-là saurait lire l'original – et il a déjà publié un premier volume qui rassemble onze études consacrées à son domaine de prédilection, « la cronachistica veneziana ». C'est ce recueil que nous désirons signaler aux lecteurs de notre revue, car on sait dans quelle mesure l'histoire de Venise est unie au Sud-Est européen par des rapports économiques, politiques et culturels qui ont été, jadis comme à présent, examinés par de nombreux spécialistes roumains dont le plus passionné fut sans doute N. Iorga.

L'auteur a entrepris une recherche de longue haleine, le travail accompli supposant la connaissance d'une centaine, au moins, de chroniques, souvent inédites. Dans la perspective des rapports vénéto-byzantins, on signale la double image de Charlemagne chez les anciens annalistes vénitiens, tantôt un héros d'une piété exemplaire, tantôt un envahisseur qui s'est emparé de la Dalmatie et de l'Istrie. La loyauté envers Byzance se manifeste en évoquant le secours porté par Venise à l'empereur Michel I^{er} quand la Sicile était menacée par une attaque des musulmans d'Espagne. Mais au XV^e siècle, avec le déclin de l'Empire, l'histoire, telle qu'elle a été écrite par Lorenzo de Monacis et ses successeurs ne gardera plus cette fidélité. D'un groupe de chroniques à l'autre, on retrace les emprunts à propos de la visite de Giustiniano Partecipazio à Constantinople. Une centaine d'années plus tard, en revenant d'une mission analogue, un autre fils de doge, Pietro Badoaro, fut pris par un chef slave et offert en otage par ce « robador » au tzar bulgare Siméon, mais, racheté ou évadé de prison, il revint à Venise. Cet obscur épisode sert à un exercice de comparaison entre diverses versions. L'histoire de la princesse byzantine mariée à un doge, laquelle fut punie par une mort horrible pour le raffinement excessif de ses moeurs (bains à l'eau de roses et fourchette d'or), semble être une légende. Un chroniqueur du XIV^e siècle cite à ce sujet un auteur « français » que Marin ne parvient pas à identifier correctement, mais ce « Vincenzo » est certainement Vincent de Beauvais, dont le *Speculum historiale* était lu partout. Le même genre d'observations sont faites à travers les textes qui rappellent l'alliance de Venise avec Alexis Comnène contre les Normands ou la guerre menée contre Jean Comnène par les Vénitiens pour les privilèges de commerce dans la mer Egée que le basileus refusait de leur renouveler. La collision avec Byzance en 1171–1172 est reflétée par les sources vénitiennes d'une manière qui laisse présager la quatrième croisade. Telle est la signification des prophéties de la chute de Constantinople et de la légende qui tendait à dénoncer l'illégitimité de Manuel I^{er}.

De la même veine relèvent des articles qui commentent les rares références aux Roumains dans les chroniques vénitiennes. Les « Valaques » sont associés aux Huns d'Attila. Lorsqu'il s'agit de l'espace qu'ils habitent, du côté de la Hongrie, Marin cite le passage de Caroldo sur les « Romani negri che dicono Valachi », mais il oublie de mentionner Sergiu Iosipescu qui avait déjà essayé d'interpréter ce texte. Plus tard, à l'époque des humanistes, ce pays lointain est connu comme une région extrêmement fertile et l'on vante l'élevage de chevaux et de bétail, ce qui, en effet, est dû aux relations commerciales établies avec « Bogdania » ou « Carabogdania » (la Moldavie) au XVI^e siècle. Nous ne suivons pas Șerban Marin dans ses considérations sur les travaux de Iorga consacrés à l'histoire de Venise. En isolant les pages où il a eu recours aux sources vénitiennes, on commet une injustice. De nos jours, où les savants circulent beaucoup plus facilement et où ils disposent de l'Internet, il est facile de montrer plus d'érudition que ceux qui, pour suppléer aux bibliothèques roumaines, moins fournies qu'à présent, devaient séjourner à Venise un temps qu'ils enlevaient à d'autres, multiples, obligations. En fait d'accès aux chroniques inédites, ni les enquêtes faites à la Marciana à la fin du XIX^e siècle, ni ce que Iorga avait acquis de ses contacts avec Horatio Brown, Paolo Orsi, Lazzarini et autres habitués des archives de Frari ne pouvaient suffire. Il a créé la Casa Romena justement pour abriter les recherches des jeunes historiens dont il espérait qu'ils puissent poursuivre son labeur.

Andrei Pippidi